



1

Il était une fois

Je cessai de pianoter sur mon clavier et relus mon texte : «Leurs regards se croisèrent. Peu importaient les mètres qui les séparaient, leurs pensées se télescopèrent, plongèrent, rebondirent vers l'infini. Et, l'espace d'une seconde, tout se figea, même la brise qui agitait les arbres devant la fenêtre. Puis elle battit des paupières et ils détournèrent les yeux, à la fois honteux, affolés et excités à l'idée de tomber amoureux alors qu'ils ne se connaissaient pas.»

— Quelle daube ! m'écriai-je, même si j'étais seule à la maison et que personne ne pouvait m'entendre.

On aurait dit le générique d'intro de *La Guerre des étoiles*, mais dans une version écrite par un Jedi lobotomisé. La vérité, c'est que je séchais lamentablement. Les cinquante-sept pages que j'avais pondues jusqu'ici n'étaient qu'un tas de niaiseries pas même dignes d'un concours d'écriture pour collégiens. Je m'étais fixé un quota de deux feuillets par jour, mais au train où allaient les choses je me serais contentée de deux ou trois paragraphes potables. Si seulement !

Passer la journée collée derrière mon ordi n'avait aucun sens, dès lors que je savais pertinemment qu'il n'en sortirait rien de bon. Ni aujourd'hui ni jamais. Je parcourus les trois pas séparant le salon-bureau-salle à manger de la chambre à coucher et m'assis sur le lit. Je jetai un coup d'œil à mes pieds nus. Horreur ! Mon vernis à ongles commençait à s'écailler. J'attrapai le cendrier et allumai une cigarette...

Comment était-ce possible... ? Depuis quand au juste avais-je commencé à me laisser aller à ce point ? Je lorgnai le téléphone et le saisis sans même réfléchir.

Une sonnerie. Deux. Trois...

— Allô ?

— À supposer que je sois une ratée totale, est-ce que tu m'aimerais quand même ? demandai-je d'un ton qui se voulait dégagé.

Le rire strident de Lola me vrilla le tympan.

— Tu es devenue parano !

— Ce n'est pas de la parano. Je n'ai pas réussi à écrire une seule ligne qui se tienne. Mon éditeur va me botter le cul. Ou, plus exactement, je vais me le botter moi-même. Parce que lui n'en a rien à fiche.

— Il n'y a que moi qui ai le droit de te botter les fesses, Valeria, me dit-elle affectueusement.

— Sais-tu qu'il n'y a rien de plus difficile que d'écrire un deuxième roman ? Pour pouvoir publier, il faut de la matière. Or moi, tout ce que j'ai comme matière au bout des doigts, c'est de la merde. Ce roman va être ma deuxième bouse.

— N'importe quoi.

— Non, sérieux, Lola. Je crois que j'ai fait une grosse connerie en lâchant mon boulot.

Je me pris la tête dans les mains et sentis ballotter mon chignon défait.

— Arrête, s'il te plaît. Tu n'en pouvais plus et ton boss était un salopard, alors que maintenant, au moins, tu as de quoi vivre. Où est le problème ?

Le problème était que l'argent ne dure pas éternellement et que « tenter sa chance sur le marché de l'édition » est toujours un pari risqué. Je pris le temps de réfléchir une seconde, mais un coup de klaxon à l'autre bout de la ligne me brouilla les idées. Je consultai la pendule. À cette heure-ci, Lola aurait dû être au bureau.

— Je ne te dérange pas, au moins ?

— Pas du tout !

— J'entends des bruits de circulation. Tu es dans la rue ?

— Oui. Je me suis inventé une douleur atroce au poignet pour pouvoir sortir faire du shopping.

Ah, ah ! Du Lola tout craché...

— C'est drôle, dis-je, j'ai senti que c'était le bon moment pour t'appeler.

Elle rit.

— Je suis efficace et expéditive, l'employée idéale.

— Sauf pour l'absentéisme, répliquai-je tout en réalisant que ma manucure laissait elle aussi à désirer.

— Dis-moi, je suis à deux stations de métro de chez toi. Ça te dirait que je passe ?

— Et comment !

Fin de la communication. Lola ne prend jamais le temps de dire « au revoir » avant de raccrocher.

Je pensai à la vie trépidante de Lola et toujours pleine de rendez-vous importants ou exaltants, comme ses visites chez l'esthéticienne pour une épilation brésilienne. Ladite esthéticienne, originaire de Plasencia,

mais qui se faisait appeler «Miss Saïgon», m'avait une fois tondu(e) comme un œuf avant même que j'aie pu dire ouf.

J'aimais bien feuilleter l'agenda rouge de Lola. Sa vie tout entière y était consignée. Les numéros de téléphone des mecs avec qui elle sortait, ses kilos en trop, ses parties de jambes en l'air (qui étaient nombreuses et que je lui envoyais), les heures d'exercice qu'elle était censée faire, sa consommation de cigarettes, ses soirées avec Sergio, les fringues prêtées à des copines, celles qui étaient chez le teinturier, et celles qu'elle devait acheter pour compléter sa garde-robe, des milliers de tickets de caisse aux chiffres soulignés en gras qu'elle collait sur les dernières pages... Absolument tout était étalé là, sans complexes, un peu comme si elle faisait du nudisme sauvage. Et c'était passionnant.

Pour ma part, j'avais pris l'habitude de noter tous mes rendez-vous sur mon ordinateur ou mon portable, afin qu'un bip répété et suffisamment fort me tire de ma léthargie chronique et me rappelle que je devais passer voir ma mère ou donner un coup de main à ma sœur quand il lui prenait l'envie bizarre de changer tous les meubles de place. Ma vie à moi ne ressemblait pas à une longue liste de réjouissances, contrairement à celle de Lola, mais plutôt à une compilation d'obligations familiales, de dates limites de paiement, le tout en parfaite coordination avec l'agenda d'Adrian, mon mari. Si, si, j'ai bien dit mon mari. Parfois ce mot me donnait l'impression de détonner gravement avec mes vingt-huit ans, et avec tout le reste de ma vie. Mais c'est un sujet sur lequel je ne souhaite pas m'attarder... pour l'instant.

Je me penchai à la fenêtre. Il faisait un temps splendide même si on devinait quelques nuages à l'horizon. Lola

s'était échappée du bureau. À sa place, je n'aurais jamais osé. Je ne suis pas d'un naturel intrépide, et encore moins téméraire.

Il y eut un coup de sonnette – malgré deux années passées dans cette cage à poules, je ne m'étais toujours pas habituée à son timbre strident. Je sursautai si violemment que je manquai tomber du balcon. Je ne vous raconte pas la scène si j'avais atterri quatre étages plus bas, sur l'étalage de l'épicier pakistanais, au beau milieu des litchis.

Une fois remise de mes émotions, j'allai ouvrir la porte sans même prendre la peine d'enfiler un peignoir par-dessus mon vieux T-shirt et mon short qui datait des années 1990. C'est fou ce que ce genre de vieilles nippes résistent au temps. Je crois bien que je l'avais déjà quand j'étais au bahut. Lola me toisa de la tête aux pieds et éclata de rire.

— Nom d'un chien, Valeria, j'adore ton short ! Enfin, dans le style rétro glam.

Je me regardai dans le miroir du vestibule et songeai que le pire n'était pas mon accoutrement. Préférant ne pas retourner le couteau dans la plaie, Lola s'était abstenue de commenter ma choucroute à la Amy Winehouse ou mon menton rouge écarlate après que j'avais tenté de percer un bouton invisible pour le reste des mortels. Mes cheveux châtain clair étaient emmêlés et ternes. Et en y regardant de plus près, on aurait même pu y déceler des reflets verdâtres.

— Je sais, j'ai oublié de me mettre sur mon trente-et-un pour t'accueillir, répondis-je en me reculant pour la laisser passer.

— Non, non, s'esclaffa Lola. Sérieux. J'adore ton short. Il te va super bien. Tu as des jambes magnifiques,

mais tu ne les montres jamais. Je parie qu'Adrian adorerait ce short.

— Bah!

Dernièrement, il me semblait qu'Adrian ne s'intéressait guère à ce que je portais, que ce soit au-dessus ou en dessous.

Je me laissai tomber dans mon fauteuil préféré – le seul de l'appart. J'ai bien dit fauteuil, et non pas sofa. Car pour pouvoir caser un canapé deux places dans ce *salon*, il aurait fallu abattre au minimum une cloison. Je rigole quand je vois comment ils aménagent d'adorables petits appartements de trente-cinq mètres carrés chez Ikea.

Lola était impeccable, comme d'hab. Elle avait toujours l'air sexy, avec son épaisse chevelure chocolat et ses lèvres bien rouges. J'ai beau être hétérosexuelle, il y a des jours où je la trouve carrément irrésistible. Dire qu'il y a un an à peine j'étais moi aussi une de ces femmes toujours tirées à quatre épingles. Alors que maintenant... j'entretenais une certaine ressemblance avec la Grande Crado de *Fraggle Rock*.

Lola remit sa frange en place de la main droite tout en laissant choir son sac à main de la gauche. Je souris en apercevant la couverture rouge de son fameux agenda.

— Comment va ton poignet? demandai-je.

— Oooh! Il me fait atrocement mal! Je crois que c'est une tendinite, dit-elle, pliée en deux, comme quelqu'un qui souffre le martyr.

— Hum. Ça ne serait pas plutôt une flémingite?

— Oui, bon! Pas de quoi en faire un plat. J'ai fini ma traduction. Je n'allais tout de même pas rester là-bas à me tourner les pouces. Sois gentille et sers-moi un truc à boire.

Elle se laissa tomber au pied du lit et lança en souriant :
— Eh ! Mais c'est un nouveau matelas ! Vous avez défoncé l'autre à force de niquer comme des bêtes ?

J'ignorai cette dernière remarque et, craignant que nous ne sombrions dans l'alcoolisme, déclarai :

— Lola, voyons, il est à peine midi.

— Justement. C'est l'heure de l'apéro !

Lola avala bruyamment et avec délectation le reste de son Martini Rosso, puis elle croqua l'olive, son rouge à lèvres toujours intact. Je contemplai mon propre cocktail, puis ma tenue vestimentaire et me pris mentalement la tête entre les mains. Quel désastre...

— Et Adrian ? Il fait quoi ? demanda-t-elle sans y aller par quatre chemins.

— Il travaille.

— Je m'en doute. Je ne pense pas qu'il y ait une épidémie de tendinite.

Elle éclata de rire, comme si c'était la blague du siècle, puis précisa :

— Je voulais dire comment est-ce qu'il gère le fait que tu restes enfermée ici à croutonner ?

Je haussai le sourcil gauche. Elle étira le bras et pinça deux fois mon chignon en faisant pouet-pouet.

— Adrian me donne une tape dans le dos et me dit que lorsque j'aurai retrouvé mes moyens tout se passera à merveille. Mais...

— Mais quoi ?

Je me mordillai l'intérieur de la joue. Lui avouer qu'il ne me touchait plus me mettait horriblement mal à l'aise...

— Mais je pense que ça n'arrivera pas. Je crois sincèrement que j'ai eu un gros coup de bol pour mon premier

livre, mais qu'avec le second je vais me prendre un méga râteau. Et dire que pour me donner des airs d'écrivaine torturée, j'ai largué mon boulot... Si ça continue, je vais finir serveuse dans un McDrive, ouais.

— Trouver de belles chaussures à prix canon – elle désigna les escarpins *peep toe* à se damner qu'elle portait aux pieds –, c'est une question de chance. Mais écrire un roman captivant de cinq cents pages, c'est une question de talent.

— Tu es ma meilleure amie. Dis-moi ce que tu penses vraiment.

— Vraiment? Tu as un besoin urgent de manucure – elle alluma une cigarette. De quoi parle ton prochain livre au fait?

— D'amour, évidemment.

— Ton problème, c'est que tu manques de véritable inspiration.

Un sourire perfide se dessina sur ses lèvres tandis qu'elle recrachait la fumée avec une moue presque agui-cheuse.

— Tu cherches à me dire quoi au juste? Ma relation...

Ma relation était au point mort, mais heureusement, Lola m'interrompit avant que je ne me sente obligée d'inventer un bobard.

— Tu ne vois vraiment pas de quoi je veux parler? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Oh...

Elle se resservit un grand verre de Martini... et l'approcha de ses lèvres en souriant.



2

Quoi de neuf?

Nerea était économiste, une voie qu'elle avait choisie un peu par défaut, même si ce n'était pas quelqu'un qui débordait d'enthousiasme de toute façon. Au point que je me demandais s'il lui arrivait d'avoir des désirs sexuels. Lola affirmait que Nerea ne s'envoyait jamais en l'air, et que si elle se reproduisait un jour, ce serait par l'opération du Saint-Esprit. Je l'imaginai étendue, jambes écartées, sur son lit, en train de contempler le plafond tout en passant mentalement en revue les choses qu'elle avait à faire sans prêter attention aux grognements de plaisir de l'homme qui s'agitait en elle. Il faut dire que la vie sexuelle de Nerea ne brillait ni par son intensité ni par sa diversité...

Nous étions amies depuis des temps immémoriaux. À quatorze ans nous nous étions rencontrées, par un de ces surprenants hasards qui font que deux gamines qui n'ont rigoureusement rien en commun deviennent copines comme cul et chemise. Certes, on était toutes les deux fans des Backstreet Boys, mais ça n'explique pas grand-chose, dans la mesure où elle était dingue

de Nick et moi de A. J. Toujours est-il que moi, l'ado ordinaire (*adolescentus comunus*), et elle, la fille qui se douchait à l'eau de Cologne (*adolescentus adorabilis*), étions inséparables.

Depuis lors, je ne lui ai connu que trois amoureux : deux flirts de jeunesse et une relation pour de vrai. L'un de ces flirts était le pire loubard qu'il m'ait jamais été donné de voir. Il arrive qu'une adolescente sorte pendant quelques mois avec un type qui ne lui convient pas, mais pour quelqu'un comme Nerea c'était surréaliste.

Elle portait les perles de sa grand-mère, du vernis à paillettes et un serre-tête assorti à ses chaussures... et ce jusqu'à la vingtaine bien sonnée. De sorte que sa relation avec la racaille se termina en jus de boudin, mais, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, ce fut elle qui prit la décision de rompre. Parce qu'elle en avait marre qu'il la traîne dans des endroits glauques au lieu de l'emmener au parc ou au cinéma. Elle disait, texto, qu'elle voulait mener une vie normale, mais moi, je crois qu'elle voulait dire une vie sublime.

À dix-neuf ans, elle fit la connaissance de Tiago à l'occasion d'une partie de paddle que son père avait organisée avec son associé et son fils. Ils se plurent aussitôt. Il faut dire qu'il eût été difficile de ne pas tomber amoureux de Nerea, avec sa longue chevelure blonde toujours impeccable, ses yeux verts et sa silhouette époustouflante... Si j'avais été un homme, ou une lesbienne, je me serais amourachée d'elle direct. Ou pour dire les choses plus crûment, je me la serais bien tapée jusqu'à épuisement sur la banquette arrière d'une bagnole.

La relation de Nerea et Tiago dura sept longues années, après quoi ils rompirent de façon peu

amène. Elle avait commencé à le soupçonner de voir quelqu'un en cachette, et nous eûmes beau essayer de la raisonner, elle remua toute la maison de la cave au grenier jusqu'à débusquer un courriel pour le moins compromettant. Plus qu'affectueux, le ton en était salé. La première fois que je le lus, j'éclatai de rire. Je n'aurais jamais imaginé qu'un type aussi coincé que Tiago pût dire des choses aussi cochonnes, surtout par écrit. Mais, naturellement, je fis mine de me scandaliser, en exprimant haut et fort ma désapprobation.

En réalité, Lola, Carmen et moi, qui ne pouvions plus voir ce faux cul de Tiago en peinture, étions aux anges. Nous trinquâmes entre nous avec l'espoir qu'elle rencontrerait un homme digne d'elle. Mais nous n'avions rien d'autre que du cidre, et il faut croire que trinquer avec du cidre éventé porte malheur, parce qu'après cela Nerea ne sortit plus avec aucun garçon, même pas une de ces amourettes d'un soir ou deux qui vous aident à tenir le coup. Autrement dit, elle passa une année entière sans prendre son pied et sans donner le moindre signe de frustration. Et ce n'est pourtant pas le genre de fille à garder un joujou à piles dans son tiroir de table de nuit...

Quand on avait une bière de trop dans le nez, Lola et moi, on l'appelait Nerea le Glaçon. N'avait-elle donc pas besoin de se taper un mec de temps en temps ? Ce n'était sûrement pas les prétendants qui manquaient. Elle avait toute une ribambelle de toutous qui la suivaient à la trace, toujours prêts à l'inviter au restaurant ou au ballet (rien de tel qu'une soirée à l'opéra pour vous mettre en condition pour la suite). Chaque fin de semaine, son smartphone en surchauffe menaçait

de prendre feu, mais elle effaçait sans pitié tous les messages un à un avec une moue dépitée. Eh oui, elle était comme ça, la belle et froide Nerea. Lola était persuadée qu'elle se payait notre tête, qu'elle devait au moins avoir un godemiché, un machin énorme et vigoureux, planqué quelque part.

Durant un temps, Lola, Carmen et moi essayâmes de lui organiser des tête-à-tête avec des célibataires séduisants et agréables, y compris des amis d'enfance et des camarades d'université... mais aucun ne trouvait grâce à ses yeux. Celui-ci était trop petit, celui-là trop grand. Celui-ci avait l'air d'un fils à maman, celui-là d'un taulard, ou alors cet autre était fan de Julio Iglesias...

Toutes les excuses étaient bonnes pour ne pas revoir ses prétendants. Le seul homme avec lequel elle acceptait de sortir était Jordi, parce qu'elle le trouvait charmant, ce qui, en d'autres termes, signifiait un ami gay qui n'est pas encore sorti du placard.

C'est pourquoi, lorsque Lola m'annonça que Nerea avait rencontré quelqu'un, je restai bouche bée. Comme ça, *boum*, et alors qu'on était en train de se dire qu'elle allait peut-être entrer dans les ordres? Mais qui était donc l'heureux élu? Depuis quand? Comment? Et surtout... pourquoi?

— Lola, tu imagines comme ce type doit être beau? commentai-je, en croquant une olive.

— Beau? À tomber, ouais. Le genre de mec qu'on ose à peine toucher de peur de le casser!

Je fronçai les sourcils.

— Une poupée de porcelaine? Quelle horreur!

— Mais non, dit-elle en s'esclaffant. Je veux dire un de ces types que tu n'oses pas regarder dans un bar parce

que tu sais qu'il t'ignorera. Ceux-là, ils sont tellement précieux qu'ils sont gardés sous clé.

— Ouais, et avec un bon boulot en plus !

— Et du fric plein les poches ! Et une bite énorme !

— Tu crois qu'elle a déjà vu sa... ? demandai-je, dubitative.

— Non. Sans doute pas. Mais tu peux être sûre qu'elle est énorme.

— Oui, acquiesçai-je. L'homme parfait en somme... Mais, dis-moi, où l'a-t-elle rencontré ?

— Elle n'est pas entrée dans les détails, parce qu'elle n'avait pas envie de répéter trois fois la même histoire, mais elle nous en dira plus quand on sera réunies toutes les quatre. Elle a juste mentionné une fête d'anniversaire à laquelle elle est allée par obligation. Un truc en rapport avec son boulot.

Je restai songeuse. Malgré moi, je commençais à broder mentalement l'intrigue d'une nouvelle histoire : Nerea, dans un coin, un verre de Martini à la main, aimable et souriante, comme toujours, mais s'ennuyant à mourir. Ravissante dans sa petite robe noire et coiffée à la perfection, sa frange rabattue sur un côté du front. Il apparaissait devant elle et lui faisait poliment la conversation. Et pendant ce temps-là, moi, j'étais en pyjama avec mon chignon tout ébouriffé.

Lola me tira brusquement de ma rêverie.

— Valeria, appelle-la. Demande-lui si elle va bientôt sortir du bureau.

— Il n'est même pas deux heures.

— Oui, mais on est vendredi.

Je saisis mon téléphone sans conviction et composai son numéro. Au même instant, la clé tourna dans la serrure et Adrian entra, sa sacoche dans une main et quatre

sacs de courses dans l'autre, avec un énorme paquet de chips.

« Ici Nerea. Je ne suis pas disponible, mais vous pouvez laisser un message et je vous rappellerai dès que possible. Merci. »

— Répondeur, expliquai-je en couvrant le combiné avec ma main.

Lola fit claquer sa langue et m'arracha le téléphone.

— Allô, c'est Lola. Je t'appelle de chez Valeria.

Elle s'approcha d'Adrian, lui fit la bise et s'empara du paquet de chips.

— Appelle-nous quand tu seras sortie du boulot. On aimerait bien connaître la suite de l'histoire, et tous les détails croustillants, si tu vois ce que je veux dire...

Elle ouvrit le paquet, puis raccrocha net, la bouche pleine de chips.

— Mais, au fait, demanda Adrian. Tu ne devrais pas être chez toi ?

Elle lui répondit par un sourire malicieux.

— Ou au boulot ? ajouta-t-il. Est-ce à dire que tu passes tes nuits ici, à jouer les dames de compagnie ?

Lola éclata de rire, puis se tourna vers moi.

— Adrian, tu as ouvert la boîte de Pandore ! Maintenant, elle ne va pas arrêter de me répéter qu'elle veut devenir ma dame de compagnie.

Sans même me faire la bise, mon mari entra dans la cuisine et demanda à Lola si elle voulait rester à déjeuner.

— Pourquoi pas ? Avec ma tendinite je ne peux même pas soulever une casserole, répondit-elle en se laissant tomber dans le fauteuil que je venais de libérer.

Adrian me lança un sourire en coin. Il savait que c'était une maladie imaginaire. Comme lorsqu'elle avait découvert que ma crème anticellulite à effet chauffant provoquait des rougeurs qui auraient pu passer pour des réactions allergiques, et qu'elle allait s'enfermer dans les toilettes du bureau pour se passer du gel un peu partout sur le corps quand elle avait envie de sortir prendre l'air. Tout cela était prémédité et parfaitement déloyal.

— Avec qui est-ce que vous parliez au téléphone? murmura Adrian en repoussant la mèche de cheveux qui lui tombait devant les yeux.

— On a laissé un message sur le répondeur de Nerea. Il semblerait qu'elle ait rencontré quelqu'un.

— Sans blague? Un type qui n'est ni boiteux, ni bigleux, ni velu, ni mal fagoté ni crève-la-faim? Valeria, je ne veux pas que tu le rencontres. Ce mec doit être un dieu.

Je souris tristement. Ces mots n'avaient aucun sens dans la bouche d'un homme qui ne m'avait pas touchée depuis avant Noël. De toute façon, il n'avait rien à craindre. J'étais dingue de lui depuis que j'avais dix-huit ans. J'adorais ses prunelles couleur miel, presque jaunes, sa petite bouche charnue, son sourire effronté et ses grandes mains viriles. Dommage qu'il n'ait jamais été particulièrement tendre ou affectueux. «Rude» était l'adjectif qui lui convenait le mieux. Mais au moins, avec lui, l'amour était brutal. J'ai bien dit «était», parce que tout ça, c'était du passé.

Lola se leva du fauteuil et vint s'adosser au chambranle de la minuscule cuisine en levant les yeux au ciel. Elle faisait partie de ces femmes qui considèrent que les

hommes ont besoin d'être adulés pour se sentir aimés, désirés et sûrs d'eux.

— Je parie que tu es mille fois mieux, Adri, lui dit-elle en le gratifiant d'une petite tape sur les fesses. (Puis se tournant vers moi :) Valeria, vous devriez faire un garçon, comme ça, dans vingt ans je pourrais le brancher sans passer pour une vieille cochonne.